

Genf, Chenève

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 21

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200153>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements d'ont des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



AVIS

Les nouveaux abonnés à
 dater du 1^{er} juillet prochain
 recevront

gratuitement

la collection des numéros
 du 2^{me} trimestre (1^{er} avril
 au 30 juin).

Cultivons notre jardin.

Un de nos horticulteurs les plus compétents, M. Louis Bonjour, à Chamblandes sous Lausanne, vient de publier dans l'*Educateur* d'excellents articles intitulés: Le jardin de l'instituteur. Nous détachons du dernier, les passages suivants, dont d'autres que les maîtres d'école pourront faire aussi leur profit:

« Le jardin de l'instituteur, tel que nous le comprenons, ne doit pas être consacré exclusivement à la culture des plantes de rapport, une place plus ou moins importante doit être réservée aux fleurs. De tous les travaux nécessités par le jardin, ceux qui sont destinés à la culture des fleurs ne sont pas les moins attrayants. Au bien-être physique causé par les travaux manuels de la culture, venant après les longues heures de classe, s'ajoutent encore d'autres jouissances et le délassement de l'esprit. C'est une agréable impression à laquelle personne ne peut se soustraire que celle qui s'empare de vous, en entrant dans un jardin bien fleuri; on y éprouve un plaisir sans cesse renouvelé, auquel se joint, presque toujours, un sentiment d'estime pour son propriétaire; en effet, la constatation souvent faite et qui s'est traduite par l'expression proverbiale: « Les méchants n'aiment pas les fleurs », se justifie fréquemment. Il est vrai que les soins minutieux exigés parfois par cette culture et la nature des plaisirs qu'elle donne s'accordent mal avec un caractère brutal ou méchant.

C'est, du reste, un besoin instinctif de l'homme de s'entourer de fleurs, et partout, à la plaine comme à la montagne, il n'est si petit jardin qui ne possède au moins quelques touffes de giroflées, de girardes ou d'œillets, et souvent même de superbes platebandes ou fenêtres fleuries que ne renieraient pas d'humbles jardiniers. Puis combien de bonnes relations n'ont pas commencé par l'échange de quelques graines ou boutures: quel plaisir d'aller chaque soir, après la classe, constater les progrès accomplis depuis la veille par les jeunes semis, surveiller l'épanouissement des corolles, la réussite d'une bouture ou d'une greffe! Ces préoccupations sont un puissant dérivatif pour bien des seucis et ennuis.

Supposons, après ce plaidoyer, la cause des fleurs gagnée; quelle sera leur place dans le jardin? Ce sera toujours la place d'honneur,

une platebande bien exposée au soleil et aux regards, que l'on pourra entrevoir de sa fenêtre, de la fenêtre de la classe, si possible; si le jardin se trouve au bord d'une route, c'est le long de celle-ci, protégés par la clôture, que nous cultiverons et exposerons nos trésors floraux à l'admiration des passants.

A défaut d'une place en vue, les platebandes qui bordent l'allée principale seront affectées de préférence à cette culture.

Les plantes florales aiment en général un sol riche, bien pourvu d'humus et très meuble; ces plantes sont, pour la plupart, des étrangères qui réclament, pour prospérer, plus de confort que nos compatriotes.

C'est dans la catégorie des plantes annuelles qu'on rencontre une foule de fleurs populaires à juste titre: balsamines, capucines, pieds d'alouette, reines-marguerites, réséda, pensées, pois de senteur, etc. Ces plantes sont en général faciles à cultiver, seul le semis de quelques-unes demande certaines connaissances, semis sous verre, repiquage, etc., mais une fois en place, elles viennent sans autres soins que quelques arrosages en été.

Une autre catégorie de plantes est formée par les plantes vivaces rustiques, telles que les aster, campanules, chrysanthèmes, pilox, delphiniums, roses-trémières, etc. Elles ont le grand avantage de ne pas nécessiter un nouveau semis chaque année; au contraire, leurs touffes persistent et deviennent chaque année plus volumineuses, ce qui permet de les diviser. Ce genre de plantes ne doit manquer dans aucun jardin, car la plupart sont d'une beauté incomparable; plusieurs possèdent cependant l'inconvénient de ne fleurir qu'à une époque déterminée et pendant toute la saison; cependant en faisant un choix judicieux, nous les verrons s'ouvrir successivement en annonçant, comme un calendrier impeccable, le changement des saisons; c'est ainsi que la fin de l'hiver nous est annoncée par la floraison de la rose de Noël, le printemps nous amène la floraison des violettes, de la corbeille d'argent et des giroflées; pendant l'été, le choix est trop grand pour les citer; mais l'automne est annoncé par les aster (appelés chez nous vendanges), et l'hiver par les chrysanthèmes, dont les fleurs aux superbes couleurs semblent vouloir remplacer toutes leurs sœurs disparues. Ces plantes exigent peu de soins; il est bon cependant de les rajourner de temps en temps et de ne pas les laisser épuiser le sol par un séjour trop prolongé à la même place.

Un genre de plantes, voisin, est formé par les plantes bulbeuses; elles offrent une grande analogie de culture avec les précédentes (à part quelques-unes que l'on est obligé de rentrer en hiver à l'abri de l'humidité et du froid), citons comme types de ce genre, les perce-neige, jacinthes, narcisses, lis, tulipes, iris, bégonias, glaïeuls, dahlia, etc. Ces espèces se reproduisent pour la plupart naturellement, par la formation de bulbeilles ou artificiellement, par la division de leurs rhizomes ou tubercules.

D'autres plantes employées fréquemment

pour la décoration des appartements sont aussi souvent mises à contribution pour celle des jardins; parmi celles-ci, les marguerites géraniums, héliotropes, fuchsia sont les plus communes. Lorsqu'on les confie à la pleine terre, elles prennent ordinairement de grandes proportions; on les multiplie de boutures faites de préférence au mois d'août.

Les arbustes à fleurs ont aussi leur place bien marquée dans tous les jardins, car il ne saurait en exister un digne de ce nom sans une touffe de lilas, de citronnelle ou de rosier; à ce genre appartiennent aussi les arbustes sarmenteux, tels que les glycines, jasmins, chèvrefeuilles, clématites si indispensables pour orner une façade ou un pavillon.

Mais je suis obligé de m'arrêter, car il ne nous resterait plus de place pour les légumes et les fruits, et je vois la ménagère, qui, tout en les adorant, va me rappeler que l'on ne vit pas seulement de fleurs!

L. BONJOUR.

Au pays des « Combes ».

Gais compagnons que les Combiens!

C'était lors du dernier incendie qui a éclaté au Sentier. Le feu s'était attaqué à la maison dans laquelle se trouve la pharmacie.

Au plus fort du sinistre, un pompier crie de la rue à l'un de ses collègues, hissé sur la toiture, à l'un des endroits les plus exposés.

— Hé! là-haut, a-vous assez d'eau?

— Ouai... ouai... ça va... A présent, branche seulement le tuyau sur le tonneau de petit-vieux à John.

(Pour les personnes qui l'ignorent, John est le propriétaire du café du Lion-d'Or.)

Un vœu.

Le *Conteur* n'est pas précisément l'intermédiaire ordinaire entre les autorités et le public, lorsqu'il s'agit de faire connaître à celles-là les désirs de celui-ci. Mais, pour une fois...

Un de nos lecteurs nous demande « pourquoi les autorités de nos villes ne feraient pas placer dans certains quartiers des miroirs où chacun se pourrait mirer et admirer à son aise.

» Les glaces des devantures de magasin, qui jusqu'ici ont rempli cet office, ne répondent pas entièrement à ce désir, bien humain et si fréquent.

» On installe des bornes-fontaines, des baromètres, des thermomètres, des bascules et distributeurs automatiques, des colonnes d'affichage, des kiosques de tous genres, etc., etc. Pourquoi n'installerait-on pas des miroirs publics? »

Après tout, c'est vrai; pourquoi pas?

Genf, Chenêfe.

— Genf, Genf.

Un groupe de commis-voyageurs français, venant de Lausanne par le train de nuit, fu-

rent réveillés en sursaut, l'autre matin, entre Versoix et Genève :

— Genf, Genf, criait le conducteur.

— Ben, dit un marchand de vins, je croyais que nous arrivions à Genève.

— Nous nous serons trompés de train à Lössanne, dit un représentant d'une grande huilerie du Midi.

— Sapristi, un jour de perdu... Mais je ne connaissais pas cette station.

— Mon bon, dit le Marseillais, nous arrivons en Suisse allemande... Faut demander à ce conducteur... Pourtant, en partant de Vevey, on nous avait indiqué cette voiture directe...

— Hé, conducteur...

— Was weit'r? (Que voulez-vous).

— Troun de l'air, il ne sait pas le français. Dis donc, Isidore, toi qui sais l'allemand, demande-lui un peu où nous sommes.

Isidore s'exécute.

— Herr Konduktor, wir haben verloren, was ist Genf gewesen... (Allemand très approximatif, signifiant: « Nous ne savons plus ce que veut dire Genf. »)

Le conducteur :

— I cha nit spanisch (je ne comprends pas l'espagnol). Was weit'r? (que voulez-vous).

Le marchand d'huile se désespère. Il montre son billet au conducteur, qui a l'air bon enfant, avec sa belle barbe blonde et ses lunettes d'or.

— Ja, ja, Fifis-Genf, s'isch guet so... (Vevey-Genève, c'est juste). Et de sa belle et forte voix, il dit encore une fois :

— Genf, Chenêfe.

Les voyageurs de commerce respirent.

(Tribune de Genève.)

Restaurant automatique.

Lausanne a depuis trois jours, place Saint-François, son restaurant automatique (les gens qui veulent se distinguer du commun des mortels prononcent : Express-bar). Elle n'a ainsi plus rien à envier à Londres, à New-York, à Bâle ou à Genève.

Le restaurant automatique lausannois a d'emblée été proclamé très chic par la jeunesse élégante qui fait sa fine jambe sur la place Saint-François. Les vieux Lausannois, eux, ne formulent pas encore de jugement, et pour cause. Ils ne connaissent, en effet, du nouvel établissement, que la devanture et que ce qu'en ont dit les journaux quotidiens. Peut-être, un jour ou l'autre, se décideront-ils à y entrer, lorsqu'ils le pourront sans faire un affront au tenancier de leur café habituel. L'un d'eux, cependant, nous a déclaré qu'il n'y mettrait les pieds ni pour or ni pour argent.

— Comment voulez-vous, s'exclamait-il, comment voulez-vous qu'on ait du plaisir à prendre ses trois décis dans cette pinte à mécanique ? D'abord, sait-on seulement, après avoir glissé sa pièce de monnaie dans l'automate, s'il vous donnera toujours ce que vous lui demandez : ces machines-là, c'est capricieux comme les belles dames ! Et puis, plus moyen de faire la causette avec le patron, avec sa femme ou sa fille, non plus qu'avec les sommelières. On a beau dire, un verre de vin présenté avec un air souriant, avec un mot aimable, vous paraît toujours meilleur, quand même ce serait parfois du « penadzet » !

Une connaissance de ce vieux Lausannois, qui assistait à notre entretien, était d'un avis différent.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, je suis pleinement d'accord avec vous. Seulement remarquez que personne ne vous force à aller prendre un verre de vin automatique.

— Il ne manquerait plus que cela !

— Personne ne vous y contraint et vous fini-

rez bien par y aller de votre propre mouvement...

— Jamais !

— Il ne faut jamais dire : « jamais », comme disait Bismark... Vous irez tout comme un autre chez l'automate restaurateur, par curiosité et aussi parce que, sans vous en rendre compte, nous nous américanisons lentement. Déjà, on peut compter sur les doigts les Lausannois qui comprennent et qui parlent encore le patois...

— Qu'est-ce que l'Amérique a à faire avec notre patois ?

— Vous ne saisissez pas ? Mais depuis que les Américains, les Anglais et tout ce qui voyage envahit notre pays, nous devons renoncer à nous exprimer dans l'idiome de nos pères, parce que ces étrangers ne nous comprendraient pas ; alors, pour leur être agréable, à eux qui ne se donnent pas la peine d'apprendre notre langue, nous nous sommes mis à parler la leur. Dès lors, nous n'avons fait qu'imiter de plus en plus les Américains. Comme eux, nous bâtissons des maisons de huit, dix, douze étages ; nous ne faisons plus un pas sans nous servir du chemin de fer, du tramway ou de l'automobile ; bientôt, nous aurons des services réguliers de ballons ; et en attendant que ce merveilleux moyen de locomotion s'implante et soit racheté par la Confédération, nous traversons la vie en train express, considérant comme des heures perdues le peu de temps que nous consacrons à la famille, aux repas, aux promenades. Tout aux affaires ! comme l'Américain, voilà notre devise et notre mot d'ordre....

— Il me semble pourtant que nous nous accordons bien encore par ci par là un peu de bon temps.

— Et c'est à notre grand détriment, mon cher monsieur, car aujourd'hui qui prend du bon temps n'est plus dans le mouvement, reste en panne, végète ou finit misérablement. Il faut avoir, non seulement le coup d'œil américain, mais toutes les qualités de ce peuple-éclair pour arriver à quelque chose. Et c'est pourquoi, tout en nous américanisant encore davantage, le restaurant automatique nous sera fort utile. D'abord, pas de longs pourparlers avec le patron ou ses employés, pour savoir si l'on peut avoir oui ou non une côtelette ou un beefsteak. Les inscriptions des distributeurs vous disent immédiatement ce que vous pouvez vous fourrer sous la dent. Plus de ces appels sans fin lancés à un garçon qui fait la sourde oreille quand vous lui demandez un simple verre de bière au lieu d'une bouteille de vieux vin. Vous êtes pour ainsi dire le maître de la maison et vous vous servez à votre guise. Les voyageurs, les gens pressés et les dames salueront non sans plaisir l'ouverture du bar, pardon, du restaurant automatique. Je dis les dames, parce qu'elles n'y éprouveront pas la gêne assez compréhensible qui les envahit lorsqu'elles entrent seules dans un café où des hommes atablés les dévisagent curieusement. Là, rien de pareil ; elles iront tout droit à un guichet, comme à la poste, y jetteront leur pièce de deux ou de quatre sous, et après avoir pris leur thé ou leur sirop, s'en iront avec la même hâte que les autres consommateurs.

— Tout cela est bel et bon, mais quand on voudrait seulement une ration de pain et de fromage, est-ce que votre mécanique se dérangerait pour vous servir ?

— Allez-y voir, mon cher monsieur.

* * *

C'est mardi qu'a eu lieu l'inauguration du restaurant automatique, à laquelle, assurent nos confrères, la presse avait été conviée. M. Masson, président de la société, a souhaité la bienvenue à ses invités avec beaucoup d'es-

prit, dit-on. Nous n'en doutons nullement ; mais, M. Masson, que n'eut-il aussi le bon esprit de ne pas oublier le petit *Conteur*, dans la liste des invitations.

Encombrante manie.

La mode des cartes postales illustrées sévit avec rage. Il n'est pas d'événement, même le plus insignifiant, qui ne donne naissance à deux ou trois modèles de cartes postales illustrées. Et quand il s'agit d'événements importants, le nombre alors est fantastique ; témoin nos fêtes du centenaire,

La direction des postes allemandes vient de publier une statistique des cartes illustrées qui ont été expédiées en une semaine par ses soins.

Elles atteignent le chiffre presque incroyable de 10,128,569, en augmentation de près d'un million et demi, sur le total de la semaine précédente.

La valeur des timbres oblitérés sur ces cartes s'élève à fr. 600,000.

Lé z'einterrâ.

Vo vo rappelâ dai z'einterrâ de l'ai a on pare d'ans : l'ire dai petits fricots. Por ti lé z'invità failliâ lo bouillon avoué dai z'étales aô bin dau tserfouillet que trottave déssu, lé truffies accomoudaies, lo routi, etseptra, etseptra, que cein cotâve gros ai proutes parents. Apri lo repé, lo vin colâve, on trinquaêve et pu... eh bon, clli novi ! et pu on quemêve à avai lo fi de la lègua remoua et on barjaquâve.

— L'è portant bin tristo po clli pouorro Sami, l'ire ancora tot dzouven, desâi ion.

— Bin su, ma que vollien-vo fêre, faut ti l'ai passa, desâi on ôro.

— A la tinna !...

— L'a pardieu bin souffê.

— Oi, ma ora, lé bin benhiraô.

— L'è bon, clli novi !...

— Ein a fé tot parâi onna galèza on dzo.

— Quaise-té !

— Bin su ; attiutave stasse :

« L'avâi loyi lo Bron à Tiennon por fêre tserri avoué sa Grise. La Grise étâi bo et bin gamniâ ; ma lo Bron, on ara djura on'esquella, l'étâi asse chet qu'on étalla. Io a-te que reincontre lo protiuere, vo sêde prau, lo vilho pansu qu'on lai desâi medze-pourro. Sé met à guegni l'appliâ à Sami et lai fâ :

» — Porquie clli tsevu ète tot riond et l'autro l'est quemet on vilho bosset, on vâi tote lé dauves ?

» — Prau su, que lai repond Sami, que lo premi l'è protiuere, l'autro sara son client. »

Et on risâi ; on ôtro ein racontave ancora iena. De teimps z'ein teimps, on oia : « A la tinna ! » et on trinquaêve tant qu'on coup mimo ou âoblie lo mô et que 'na fenna aôve la porta dau pâlo et lau dit : « Vo sêde, se vo vollien einterra Sami vouâ ! l'è binstout né. »

A l'einterra de David, Luise, sa véva, fasâi mau bin à vère, ie tshurlave, sè lameintave : « Eh ! mon Dieu, mon pourro David ! tant qu'on s'amâve, pu pa mé vivre sein té ! » Lé dzeins asseyivant bin de la consolâ, ma ne voliève rein oure : « Prêds pacheince, que lai desant, cein passera, l'è su que l'è pénabllio, mâ faut pacheinta. » Et tot lo mondo lai fasâi asebin : « Prêds pacheince, prêds pacheince. » A la fin dau repé, quemet ion l'ein redesâi ancora : « Prêds pacheince », la Luise que l'avâi on vesin qu'on surnommâve Pacheince, ie fâ :

— Craidè-vo que mé voudra ?

MARC A LOUIS.

Dévoilées.

Revenant sur les dangers que présente pour la vue l'usage des voilettes, un oculiste alle-